

Kropotkine (1842-1921)

Encore un aristocrate (1200 âmes). Deux précepteurs, un russe et un français. En 1857 il entre à l'école des Pages. Son frère, passionné d'économie politique, lui demande d'enquêter sur la foire de Nikolskoïé, premier contact avec le peuple paysan et son esprit égalitaire. Il est affecté en Sibérie. « Il en arriva à partager la conception exprimée par Tolstoï dans *Guerre et paix* au sujet du rôle respectif des chefs et de la masse anonyme » (Préposiet 267). Il y développe aussi ses compétences en géographie. La répression de l'insurrection polonaise en 1863 provoque (mais alors avec retard) son départ de l'armée. Il s'inscrit en 1867 à l'Université de Pétersbourg (mathématiques, géographie).

Ses études le poussent à multiplier les voyages. En 1872, à Zurich, il s'affilie à une section locale de l'AIT, sympathise avec les membres de la Fédération jurassienne (James Guillaume¹). C'est sa conversion à l'anarchisme. De retour en Russie, il se livre à la propagande sous le nom de Borodine (dans le cercle... Tchaïkovsky) . Arrêté en 1874, il est incarcéré à Pierre-et-Paul. Hospitalisé, il s'enfuit, s'installe à Edimbourg (non à Londres), puis en Suisse, où il devient un des animateurs de la Fédération jurassienne. Il rencontre en Angleterre Élisée Reclus, géographe comme lui, Cafiero et Malatesta.

Élisée Reclus (1830-1905), géographe, grand voyageur, avait fondé en 1863 une banque de crédit pour associations ouvrières, qui dut fermer en 1868. Il adhère en 1864 à l'AIT, rencontre Bakounine la même année et militera à *L'alliance internationale*. Il participe aux congrès de l'AIT en 1867 et 1868, au congrès de la Ligue de la paix et de la liberté à Berne en 1867, où il fait une première profession de foi anarchiste. Participant activement à la Commune de Paris, il est emprisonné par les Versaillais, puis banni. Il travaille alors à une *Nouvelle géographie universelle*, tout en fondant une section de l'Internationale à Vevey.

Quant à Malatesta (1853-1932), très jeune engagé politique, il s'inscrit en médecine à Naples au moment où s'y crée (1869) une section de l'AIT. Bakounine s'était installé à Naples en 1865, y avait créé en 1867 l'Association Justice et liberté, et la section était libertaire. Malatesta y adhère (plus tardivement, et dans le sillage de la Commune de Paris), et en devient secrétaire, mais à un moment de répression, ce qui va rapidement le condamner à la clandestinité. En 1872 s'est effectuée la rupture avec le Conseil général de Londres, et Malatesta (avec Cafiero, 1846-1892, constant compagnon de route, vulgarisateur de Marx malgré la rupture et soutien matériel de Bakounine, qu'il installera luxueusement en Italie) participe au congrès fondateur de Saint-Imier. La fédération italienne est dominée par la perspective de l'insurrection populaire. En 1873 elle entre dans la clandestinité. Un projet de soulèvement échoue en 1874. Malatesta est initié à la franc-maçonnerie en 1875. En 1877 c'est l'équipée

¹ **James Guillaume (1844-1916)**, militant libertaire et historien suisse, acteur majeur de la Fédération jurassienne et cofondateur de l'Internationale antiautoritaire au congrès de Saint-Imier. Il se fera l'éditeur des œuvres de Bakounine, et convertira Kropotkine à l'anarchisme. Il est aussi très attentif aux questions de la pédagogie, et sera en particulier le rédacteur en chef du *Dictionnaire pédagogique* dirigé par Ferdinand Buisson, directeur de l'enseignement primaire de 1882 à 1896.

du Bénévent. Le procès des insurgés (1878), qui aboutit à leur acquittement (ou plutôt à leur grâce), sert de tribune à l'exposition détaillée de l'idéal anarchiste, ce qui était sans doute l'essentiel (cf. Proudhon). Bel exemple de « propagande par le fait » relativement non violente (il y aurait tout de même eu un mort parmi les carabiniers). Propagandiste et voyageur infatigable, il se lie avec Elisée Reclus et Kropotkine, soutiendra la lutte des Égyptiens contre l'Angleterre (en 1878, puis en 1882 avec la révolte d'Arabi-Pacha, qui institue un régime parlementaire mais est finalement défait par l'armée britannique), et mènera jusqu'à sa mort une activité de propagandiste et de théoricien de l'anarchisme. Il se séparera de Kropotkine en 1916 sur la question de la guerre.

Pour en revenir à Kropotkine, il se livre à une vie de militant. Réunions, propagande dans les cafés et ateliers, aux congrès des partis politiques. A Paris, il rencontre Tourgueniev² (1818-1883). Il lance en 1879 *Le Révolté*, qui deviendra ensuite *Les temps nouveaux*.

En 1881, après l'assassinat du tsar Alexandre II, des sociétés secrètes sont fondées par le pouvoir russe pour lutter contre le terrorisme. Kropotkine est sur la liste des exécutables. Exclu par ailleurs de la Confédération Helvétique, il s'installe à Thonon. Arrêté en 1882 à la suite d'une vague de violences à Lyon, il est emprisonné à Clairvaux jusqu'en 1886 (amnistie). Victor Hugo serait intervenu en sa faveur (attention aux dates). C'est alors qu'il publie ses ouvrages les plus marquants. *La morale anarchiste* paraît en 1889, *La conquête du pain* en 1892, *L'anarchie* en 1896, *L'entraide, un facteur de l'évolution*, en 1902. Il s'installe en Angleterre, donne des conférences en 1897 aux États-Unis, critique la guerre des Boers, prend parti pour les alliés contre l'Allemagne en 1914-18, ce qui lui sera beaucoup reproché. En 1917 il revient en Russie, refuse un portefeuille proposé par Kerenski³, comme les propositions de Lénine après la victoire des bolcheviks, dont il critiquera les méthodes autoritaires.

En 1919, l'Ukraine se révolte autour de Nestor Makhno sur les bases de son célèbre ouvrage *De l'entraide*. Nestor Makhno (1889-1934), fils de paysans, anarchiste-communiste dès la révolution de 1905, lutte d'emblée contre les réformes de Stolypine (1906) qui souhaitait défaire la structure communautaire de la société paysanne et la faire accéder à la propriété individuelle indépendante. Propagande, incendie de propriétés et de récoltes. Plusieurs fois emprisonné, dénoncé en 1908, condamné à mort en 1910, sa peine est commuée en travaux forcés en perpétuité. Libéré en 1917, il fonde une union paysanne à Goiliaï-Polié, exproprie les domaines agricoles et les usines, établit des communes paysannes autonomes. Mais

² Rappel d'une petite constellation : Bakounine (1814-1876) a rencontré à Moscou en 1832 Vissarion Biéliniski (1811-1848), littérateur et en quelque sorte jeune hégélien avant l'heure, ainsi qu'Alexandre Herzen et Ogarev (le futur *Kolokol*). Bakounine marquera profondément Biéliniski et nourrira son adhésion au mouvement jeune-hégélien qu'il suivra de Russie, même si à l'époque de leur rencontre la conclusion de ces lectures de Hegel est tout sauf révolutionnaire. Tourgueniev lui-même rencontre Biéliniski en 1843. Influence si décisive qu'il exigera d'être enterré à ses pieds (ce qui sera fait). Avec quelques autres, ces personnalités évolueront sans que l'amitié faiblisse.

³ Rappelons que Kerenski (1881-1970), avocat, antiautocrate non marxiste, à la fois vice-président du Soviet de Petrograd et ministre de la Justice en 1917 avant même le retour de Lénine, se retrouve à 35 ans chef du gouvernement et des opérations militaires de fin juillet à fin octobre 1917. Il est déposé par la révolution d'octobre.

parallèlement les bolcheviks rompent en Russie avec les libertaires et liquident dans la nuit du 11 au 12 avril 1918 les organisations anarchistes à Moscou, Makhno, qui est venu y rencontrer Kropotkine, n'est pas inquieté (il rencontre même Lénine) mais se retrouve livré à lui-même, dans un contexte de guerre permanente, l'Ukraine étant quadrillée par les armées austro-allemandes, les armées blanches et parfois l'Armée Rouge. Makhno entame alors une guerre des paysans, une guérilla très efficace. Mais c'est avec l'Armée Rouge que les choses se gâtent, et les paysans sont écrasés. Makhno se réfugie à Paris où il mourra en 1934. Il y fondera le Groupe des Anarchistes communistes russes à l'étranger (GARE) qui publiera en 1926 une *Plateforme d'organisation de l'Union Générale des anarchistes*, qui relève la nécessité d'une organisation forte de l'insurrection. D'une façon générale c'était une invitation à une structuration du mouvement qui se heurta au scepticisme des principaux acteurs du moment (Sébastien faure, Malatesta). Chef de guerre et instigateur d'une société libertaire rurale, il tombe sous les mêmes coups (et théoriquement sous les mêmes critiques) que les sociétés libertaires espagnoles dans les années 30.

On retrouve néanmoins, comme chez Tolstoï, comme plus tard chez Giono, cette référence fondamentale à la ruralité, qui implique une interprétation libertaire du bolchevisme même. Il percevait « un anarchisme instinctif dans toutes les intentions de la paysannerie laborieuse d'Ukraine ». Nous y reviendrons.

Les rapports de Kropotkine avec la révolution russe, et particulièrement avec Lénine, seront marqués par le refus de la participation, l'espoir et la méfiance. Les relations des bolcheviks et des anarchistes se dégradent rapidement : attentat anarchiste en septembre 1919 à Moscou, liquidation des makhnovistes en 1920 par l'Armée Rouge). En mai 1917, Kropotkine écrivait : « Quelque chose de grand est arrivé en Russie, qui sera le début de choses plus grandes un peu partout ». Mais la prise de distance est rapide. Il écrit très tôt à Lénine : « Si la situation actuelle se poursuit, le mot même de « socialisme » dev iendra une malédiction, comme cela se passa en France avec le mot « égalité » après quarante ans de jacobinisme ». Et en 1918 il évoquera le projet d'un « communisme *de facto*, donnant à tous non seulement le bien-être, mais l'indépendance morale... Cela fut considéré comme utopique et remplacé par l'idée de révolution sociale, entendue comme le déchaînement des passions individuelles des surhommes, stirnériens ou nietzschéens. C'est en cette absence d'un idéal plus éevé et plus enthousiasmant que réside toute la différence entre la révolution russe et celles qui l'ont précédée. Il reste (...) une seule espérance de vie, c'est que la révolution n'ait pris ce caractère que sous l'influence délétère des dernières années de l'absolutisme et que la mentalité saine du peuple russe reprenne le dessus, en se libérant du mal qui menace d'ôter toute force à la révolution elle-même et de la rendre inféconde ». Malgré la violence ultime de l'affrontement des bolcheviks aux anarchistes, Kropotkine ne sera pas inquieté. A sa mort, Kamenev, alors chef du gouvernement (il faut dire qu'il s'était opposé au coup d'État de Lénine en 1917...) libérera même quelques prisonniers anarchistes, et le drapeau noir flottera dans l'immense cortège qui accompagnera Kropotkine au cimetière.

Quelques œuvres de Kropotkine

Kropotkine n'a pas la puissance philosophique d'un Proudhon, pas plus que l'exigence économique d'un Marx, dont il dénonce par ailleurs les excès d'économisme. Ainsi sur la question de l'argent se retrouve-t-il rejoindre certaines formules de Tolstoï, mais d'une façon plus proche des analyses mêmes de Marx (le travail et la valeur).

Paroles d'un révolté paraît en 1885, sous la direction d'Élisée Reclus, alors que Kropotkine est en prison. L'ouvrage reprend les articles du *Révolté*. Communisme et anarchie, 1903 - Le principe anarchiste, 1913 - *L'éthique*, posthume, 1927

Anthropologie / morale

Une des œuvres qui a fait la célébrité de Kropotkine est *L'entraide*, publiée en 1902. Le principe en est le retournement de la lecture « belliciste » de Darwin, qui nourrit entre autres ce qu'on appelle le « darwinisme social ». Le darwinisme social prend sa source, semble-t-il, davantage chez des lecteurs de Darwin que chez Darwin lui-même. Le terme, polémique, aurait été créé par un ami de Kropotkine (Émile Gautier) dans un tract anarchiste. Il s'agit d'une théorie sociale et politique qui fait de la lutte pour la vie une lutte *entre les hommes*, fondement réel et souhaitable des relations sociales. Les conflits sont ainsi la source fondamentale du progrès et de l'amélioration humaine. Politiquement, cela revient à supprimer les institutions et comportements qui font obstacle à cette lutte et freinent l'élimination des moins aptes et le triomphe des plus aptes (protection sociale, conduites charitables...). Sous sa forme raciste, on connaît ses développements. On peut citer l'ami de Darwin Thomas Huxley (1825-1895) (le grand-père du romancier), qui en 1863 développe dans *La place de l'homme dans la nature* l'idée que la compétition et l'élimination des plus faibles est la loi du progrès de l'humanité. Mais c'est surtout Herbert Spencer (1820-1903), autre penseur incontournable au XIXe siècle, qui formule cette interprétation du darwinisme. Auteur gênant, puisque Spencer est aussi un penseur de la fin de l'État, les « sociétés ouvertes » (qui reposent sur le contrat et la liberté individuelle) prenant le pas sur les sociétés fermées (militaires, holistes, etc.). Dans ce progrès l'homme se dirigerait vers un « capitalisme anarchique » dans lequel l'État deviendrait obsolète.

Darwin lui-même ne semble pas avoir clairement pensé sous cette forme les conséquences de ses analyses. L'interprétation de Spencer suppose un certain fixisme héréditaire, confond évolution et progrès, et néglige l'idée que ce sont les espèces qui ont abandonné toute compétition *interne* et "opté" pour un soutien inconditionnel à leurs membres, qui figurent parmi les plus "intelligentes" et celles ayant la plus grande longévité. La compétition ne serait donc pas le levier d'évolution le plus "efficace". Kropotkine, dans *L'entraide*, se livre à un long examen de cette puissance des espèces à s'assurer, par la pratique de l'entraide, un « succès » dans l'histoire de l'évolution. Sa *Morale anarchiste* repose en partie sur les mêmes fondements, dont on peut aussi bien retrouver la trace dans le naturalisme de Rousseau, qui colore bien des pensées utopistes, comme en témoigne l'importance chez beaucoup de ses acteurs (Baboeuf) de la lecture du *Code de la nature* de Morelly (1717 - ?).

On peut noter que dès 1895, le jeune Émile Chartier, professeur au lycée de Lorient, prononçait un discours de distribution des prix qui s'intitulait *L'accord pour la vie*, et qui proposait la même réponse au darwinisme social. (voir texte en annexe).

On voit par là que Kropotkine est au cœur d'une ébullition philosophique, anthropologique et morale, où la France a une importance évidente. *La morale anarchiste*, publiée en 1889 (voir sa réédition aux 1001 nuits) s'appuie, pour une part, sur ce « naturalisme » en quelque sorte *confirmé* par l'œuvre de Darwin, et par la référence constante aux analyses de Jean-Marie Guyau (1854-1888), ce météorite (il meurt de la tuberculose à 34 ans) de la philosophie française, que Nietzsche annotera avec soin, auteur d'une œuvre considérable dont émerge par-dessus tout sa célèbre *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885). Reconnu par Kropotkine comme « fondateur de l'éthique anarchiste » (MA, I, 12), Guyau refuse absolument le caractère *hétéronomique* de la morale ; non seulement comme soumission à une règle extérieure à l'individu, mais aussi comme signe d'une *scission* essentielle à l'intérieur de l'individu lui-même (ce à quoi Kant, auquel renvoie l'opposition de l'autonomie à l'hétéronomie, n'est pas étranger). Au fond cela revient peut-être, soit dit en passant, à opérer une nouvelle fois le passage de l'Ancien au Nouveau Testament.

Les actes humains, explique Kropotkine, obéissent naturellement à *l'amour de soi-même* (expression rousseauiste), qui même sous la forme de l'abnégation et du dévouement n'obéit jamais qu'à un principe, qu'on peut appeler principe de plaisir. (pp. 21-22). Mais dès lors la morale a un fondement scientifique. Le *sentiment moral* est une nécessité naturelle dont il faut ressaisir le sens et la diversité des formes. Ceux qui nient la morale sont encore des croyants. Le monde animal nous montre à l'œuvre de principe de *solidarité* (à la fois *fait* et *vertu*) où se résout l'opposition de l'égoïsme et de l'altruisme, et où se manifeste le caractère vital, aussi imprévisible qu'évolutif, du sentiment moral. Les formules emblématiques (« Ne fais pas à autrui... ») ne font qu'indiquer fidèlement l'esprit général de cette convergence. « En jetant par-dessus bord la Loi, la Religion et l'Autorité, l'humanité reprend possession du principe moral qu'elle s'était laissé enlever afin de le soumettre à la critique et de le purger des adultérations dont le prêtre, le juge et le gouvernant l'avaient empoisonné et l'empoisonnent encore ».

Ainsi « *Nous ne craignons pas de dire : « Fais ce que tu veux, fais comme tu veux. » - parce que nous sommes persuadés que l'immense masse des hommes, à mesure qu'ils seront de plus en plus éclairés et se débarrasseront des entraves actuelles, dera et agira toujours dans une certaine direction utile à la société, tout comme nous sommes persuadés d'avance que l'enfant marchera un jour sur ses deux pieds et non sur quatre pattes, simplement parce qu'il est né de parents appartenant à l'espèce Homme* ». Conformément à l'optimisme de Fourier, c'est le libre jeu des passions, accompagné de la culture de la raison ou de la réflexion, renvoi volontaire (et d'ailleurs non nécessaire) de l'individu à lui-même, qui créera l'ordre réel. Le sentiment vrai du devoir n'est au fond que le sentiment de la *vitalité*. Ce *vitalisme*, bien présent chez Guyau, inspirera les réflexions morales de Bergson.

La conclusion de Kropotkine a des accents... bakouniniens (la culture commune de la liberté). Lire pp. 78-79.

La conquête du pain, 1892

*La conquête du pain*⁴ explicite l'esprit de la révolution communiste anarchiste. Le constat initial est celui de notre richesse réelle, contrastant avec la misère et la précarité, produits de la propriété, ou de l'accaparement. Si tout est le produit de la solidarité réelle, quelle légitimité peut avoir l'accaparement, qui supprime la liberté du travail ? « Tout est à tous, puisque tous en ont besoin, puisque tous ont travaillé dans la mesure de leurs forces et qu'il est matériellement impossible de déterminer la part qui pourrait appartenir à chacun dans la production actuelle des richesses » (25 : voir chez Tolstoï (*L'argent et le travail*) cette dénonciation de l'arbitraire dans la simplification des éléments intervenant dans la production des richesses). Au vu de cette richesse, le droit fondamental est le *droit à l'aisance*. Cette aisance est quantitativement possible, mais elle passe par *l'expropriation*. Revenant sur les révolutions de 1793, 1848, 1870 même, Kropotkine dénonce le refus de mettre en œuvre immédiatement cet impératif social, au profit de la mise en place d'un appareil politique, et qui plus est dans une logique de gouvernement centralisé, reproduisant les errances des pouvoirs antérieurs. Les ateliers nationaux même n'ont fait que prolonger la logique du travail salarié, qui suppose la propriété, même collective.

L'anarchisme communiste est d'abord un *communisme*. Le défaut du collectivisme est d'entretenir cette logique du salariat, opposé à la *jouissance directe*. « Le salariat est né de l'appropriation personnelle du sol et des instruments de production par quelques-uns. C'était la condition nécessaire pour le développement de la production capitaliste ; il mourra avec elle, lors même que l'on chercherait à le déguiser sous la forme de « bons du travail » [référence à Proudhon]. La possession commune des instruments de travail amènera nécessairement la jouissance en commun des fruits du labeur commun. » La tendance au communisme est d'ailleurs un fait historique. Le pont gratuit est communiste, la route gratuite, l'école, la bibliothèque, la poste, l'eau courante (le prix uniforme), cela renvoie à la jouissance commune réglée par le besoin de chacun. L'expropriation est nécessaire, parce que la propriété se nourrit de la misère. Elle doit toucher immédiatement les denrées (V), l'habitat (VI), le vêtement (VII), bref tout le nécessaire. Le principe est célèbre : « Prise au tas de ce qu'on possède en abondance ! Rationnement de ce qui doit être mesuré ! » Ici encore, nul besoin d'intervention d'une autorité. Les exemples du passé (les coupes de bois, etc.) ou du présent (l'eau...) indiquent que ce qui doit être rationné l'est fort bien spontanément. (82-83) L'estimation de la productivité moderne permet d'indiquer que le travail humain permet de satisfaire en quelques heures quotidiennes l'ensemble des besoins, le reste demeurant ouvert à la production du « luxe », lui aussi organisé sur le mode des libres associations (IX). La réforme du travail (humanisé par souci d'économie) renvoie à un long chapitre sur l'émancipation de la femme, où s'anticipe un certain nombre de progrès que nous connaissons bien (lave-linge, lave-vaisselle, chauffage collectif).

L'anarchisme communiste est par ailleurs un *anarchisme* (refus du gouvernement). Ici encore l'Histoire : celle des communes médiévales, celle des États-Unis. « Dès qu'on jette un coup d'œil sur la société, on est frappé de la part infinitésimale qu'y joue le gouvernement » (51). Les plus grandes entreprises (l'Union postale internationale, les Chemins de fer) sont nées de contrats entre compagnies autonomes, non d'un projet gouvernemental. C'est la libre entente qui prévaut, même si c'est dans un cadre d'exploitation capitaliste. L'activité réelle de la Libre Entente ne constitue pas

⁴ La pagination renvoie à la traduction d'Hélène Sarrazin aux éditions du Sextant (2006).

notre conscience politique. « Trois cent cinquante millions d'Européens s'aiment ou se haïssent, travaillent, ou vivent de leurs rentes, souffrent ou jouissent. Mais leur vie, leurs actes (à part la littérature, le théâtre et le sport), tout reste ignoré des journaux si les gouvernements ne sont intervenus d'une manière ou d'une autre. Il en est de même pour l'histoire. Nous connaissons les moindres détails de la vie d'un roi ou d'un parlement ; on nous a conservé tous les discours, bons ou mauvais, prononcés dans les parlottes, « qui jamais n'ont influé sur le vote d'un seul membre », comme le disait un vieux parlementaire. Les visites des rois, la bonne ou mauvaise humeur du politicien, ses calembours et ses intrigues, tout cela est soigneusement mis en réserve pour la postérité. Mais nous avons toutes les peines du monde à reconstituer la vie d'une cité au Moyen-Âge, à connaître le mécanisme de cet immense commerce d'échange qui se faisait entre les villes hanséatiques, ou bien à savoir comment la cité de Rouen a bâti sa cathédrale (...). Nous ne nous apercevons même pas de la besogne prodigieuse qu'accomplit chaque jour le groupement spontané des hommes, et qui constitue l'œuvre capitale de notre siècle. » (161) Cette besogne, Kropotkine en développe quelques aspects : les chemins de fer, succès imprévisible d'une combinatoire apparemment inextricable d'ententes partielles ; les canaux en Hollande, dont la rationalisation fut réalisée par les syndicats de bateliers ; les associations de sauvetage en mer ; la Croix-Rouge, dont Kropotkine oppose d'ailleurs le dévouement au peu d'empressement des personnels d'État, d'ailleurs vite rapatriés. Kropotkine va jusqu'à marquer l'influence de toutes les sociétés qui entretiennent l'esprit guerrier en Allemagne, et constituent la vraie vigueur de l'armée allemande.

Le chapitre XII répond à l'objection de la paresse, de l'éventualité du refus de travail. Occasion de revenir à la condamnation du *travail salarié*, même sous la forme de « bons du travail », lesquels réintroduisent d'ailleurs, par l'inégalité reconnue du travail simple et du travail complexe, les inégalités héritées de l'ancien régime. Rien ne peut justifier l'inégalité des salaires. Mais des salaires égaux sont encore des salaires. Or « une société qui se sera emparée de toute la richesse sociale, et qui aura hautement proclamé que *tous* ont droit à cette richesse, quelque part qu'ils aient prise antérieurement à la créer - sera forcée d'abandonner toute idée de salariat, sous quelque forme qu'on le présente ». (216)

Ce n'est donc pas la production, mais la consommation qui doit être au cœur de la réflexion économique, ou de l'économie politique. Elle se définira « *l'étude des besoins de l'humanité et des moyens de les satisfaire avec la moindre perte possible de forces humaines* » (226). Ainsi l'économie politique traditionnelle parle de surproduction lorsqu'elle observe que l'on produit plus qu'on ne consomme ; la nouvelle se demandera pourquoi il consomme moins qu'il ne produit, et en-deçà de ses besoins : car comment parler de surproduction quand les besoins ne sont pas satisfaits ? « Nous préférons dire : *Le cultivateur consomme moins qu'il ne produit, parce qu'on l'oblige à se coucher sur la paille et à vendre la plume ; à se contenter de piquette et à vendre le vin ; à manger le seigle et à vendre le froment* » (232). Le communisme anarchiste, basé sur l'organisation décentralisée de la répartition du nécessaire, mettra ainsi fin à la forme la plus nuisible de la division du travail, remodelant l'organisation de l'industrie, rétablissant la synergie (proximité) et l'unité des travaux industriels et agricoles ; « La seule chose qui puisse manquer à la Révolution, c'est la hardiesse de l'initiative ». Et l'ouvrage s'achève sur l'évocation des parisiens semant sur le Champ de Mars pour compenser l'isolement de la Commune de Paris.

La révolution, le peuple

Dans *L'esprit de révolte* (1914), Kropotkine s'interroge sur le passage de l'indignation à l'action, et revient sur l'action révolutionnaire propre aux minorités, au travail de sape qui précède et prépare le soulèvement. Le révolutionnaire est donc fondamentalement un *agitateur*. Il évoque ainsi le travail des « minorités », qui évoquent la « propagande par le fait » : « *Au milieu des plaintes, des causeries, des discussions théoriques, un acte de révolte, individuel ou collectif, se produit, résumant les aspirations dominantes. Il se peut qu'au premier abord la masse soit indifférente. Tout en admirant le courage de l'individu ou du groupe initiateur, il se peut qu'elle veuille suivre d'abord les sages, les prudents, qui s'empressent de taxer cet acte de « folie » et de dire que « les fous, les têtes brûlées vont tout compromettre. » (...) Mais les fous trouvent des sympathies, la masse du peuple applaudit en secret à leur audace et ils trouvent des imitateurs. A mesure que les premiers d'entre eux vont peupler les geôles et les bagnes, d'autres viennent continuer leur oeuvre ; les actes de protestation illégale, de révolte et de vengeance se multiplient. L'indifférence est désormais impossible. Ceux qui, au début, ne se demandaient même pas ce que veulent les « fous » sont forcés de s'en occuper, de discuter leurs idées, de prendre parti pour ou contre. Par les faits qui s'imposent à l'attention générale, l'idée nouvelle s'infiltrer dans les cerveaux et conquiert des prosélytes. Tel acte fait en quelques jours plus de propagande que des milliers de brochures. » Si le pouvoir réagit faiblement, le peuple sent sa puissance ; s'il réprime, le peuple sent la férule et gronde. Le parti qui aura alors le plus clairement propagé l'esprit de révolte sera à même de fixer la direction de la révolution. « Celui qui n'a pas eu l'audace de s'affirmer par des actes révolutionnaires dans la période préparatoire, celui qui n'a pas eu une force d'impulsion assez puissante pour inspirer aux individus et aux groupes le sentiment d'abnégation, le désir irrésistible de mettre leurs idées en pratique (si ce désir avait existé, il se serait traduit par des actes, bien avant que la foule tout entière ne soit descendue dans la rue), celui qui n'a pas su rendre son drapeau populaire et palpables ses aspirations et compréhensibles, - ce parti n'aura qu'une maigre chance de réaliser la moindre part de son programme. Il sera débordé par les partis d'action ».*

Kropotkine imagine alors un manuel de l'agitateur. A titre d'exemple, il examine comment la révolution de 1789, dans sa double dimension (« d'une part, l'abolition de l'autocratie royale, et l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir ; d'autre part l'abolition définitive du servage et des redevances féodales dans les campagnes) fut préparée par un double travail de sape : « l'agitation contre la royauté au sein de la bourgeoisie, l'agitation contre les droits des seigneurs au sein des paysans ». Le premier est le travail des libelles, des pamphlets, des brochures ; des chansons, des placards, qui stigmatisent les futures victimes de la fureur populaire ; des autodafés symboliques, qui préparent les exécutions réelles sans offrir de prise suffisante à la répression. Mais ce premier travail n'était rien. « La Révolution n'eût abouti qu'à une limitation microscopiquement constitutionnelle du pouvoir royal, sans toucher au régime féodal, si la France paysanne ne se fût soulevée et n'eût maintenu, quatre années durant, l'anarchie, l'action révolutionnaire spontanée des groupes et des individus, affranchis de toute tutelle gouvernementale. Nous savons que le paysan serait resté la bête de somme du seigneur, si la jacquerie n'eût sévi depuis 1788 jusqu'à 1793 - jusqu'à l'époque où la Convention fut forcée de consacrer par une loi, ce que les paysans venaient d'accomplir en fait : l'abolition sans rachat de toutes les redevances féodales et la restitution aux Communes des biens qui leur avaient été jadis volés par les riches sous l'ancien régime. » Mais encore une fois, « l'histoire de France est faite, celle du village n'a jamais été commencée sérieusement : et cependant, c'est

cette agitation qui a préparé la Jacquerie, sans laquelle la Révolution eût été impossible ». Ce deuxième travail fut celui de l'image, du placard encore, des « Jacques », ces groupes clandestins de résistance aux servitudes. « *Sous le nom des « Jacques », il se constituait des groupes secrets dans les villages, soit pour mettre le feu à la grange du seigneur, soit pour détruire ses récoltes, ou son gibier, soit pour l'exécuter ; et, que de fois ne trouvait-on pas dans le château un cadavre percé d'un couteau, qui portait cette inscription : De la part des Jacques ! Un lourd équipage descendait le long d'une côte ravinée, amenant le seigneur dans son domaine. Mais deux passants, aidés du postillon, le garottaient et le roulaient au fond du ravin, et dans sa poche on trouvait un papier disant : De la part des Jacques ! Ou bien, un jour, au croisement de deux routes, on apercevait une potence portant cette inscription : Si le seigneur ose percevoir les redevances, il sera pendu à cette potence. Quiconque osera les payer au seigneur, aura le même sort ! et le paysan ne payait plus, à moins d'y être contraint par la maréchaussée, heureux, au fond, d'avoir trouvé un prétexte pour ne rien payer. Il sentait qu'il y avait une force occulte qui le soutenait, il s'habitua à l'idée de ne rien payer, de se révolter contre le seigneur, et bientôt, en effet, il ne payait plus et il arrachait au seigneur, par la menace, la renonciation à toutes les redevances. »*

Ce travail secret échappe même aux minorités agissantes, prétendument éclairées. Ce qu'on retrouve chez Kropotkine, c'est le sens du mystère de la *pénétration efficace* d'une action. C'est le même mystère que celui qui dirige l'action de Koutouzov dans *Guerre et paix* de Tolstoï. « Ce ne sont pas les sociétés secrètes, ni même les organisations révolutionnaires, qui portent le coup de grâce aux gouvernements. Leur fonction, leur mission, c'est de préparer les esprits à la révolution. Et lorsque les esprits sont préparés - les circonstances extérieures aidant - la dernière pousse vient, non pas du groupe initiateur, mais de la masse restée en dehors des ramifications de la société. » (*Paroles d'un révolté*). L'action collective, diffuse, anonyme, fait que le fait précède la loi, mais n'apparaît que dans l'événement. On voit ici le parallèle avec la propriété. La révolution est d'emblée *œuvre commune*. Qui pourrait prétendre se l'approprier ? Il s'agit de la restituer d'emblée à tous, à cette spontanéité qui a comme par avance solidairement dessiné l'ordre qui essaie de se dire dans la révolte. Dans toute société, Kropotkine repère un élément « romain », autoritaire, et une tradition populaire, fédéraliste et libertaire. L'anarchisme ne fait que reprendre cette tendance qui « poussa les hommes, au XIIe siècle, à s'organiser sur les bases de la libre entente, de la libre initiative de l'individu, de la libre fédération des intéressés. Et nous laissons les autres se cramponner à la tradition impériale, romaine et canonique ».

On voit ici revenir le thème de la spontanéité organisatrice du peuple, qui s'incarne dans la création de la *commune*. Rien à voir avec la prétendue libre entreprise, laquelle n'est qu'un jeu de forces s'appuyant sur la violence d'État (les compagnies de chemin de fer). Mais n'est-on pas renvoyé à une nostalgie quasi mythologique ?

Anarchisme, communisme et ruralité

Makhno, Tolstoï, Kropotkine même : importance centrale de la ruralité, comme chez Proudhon, comme chez Gandhi. Signe d'impertinence historique ? La campagne : la commune médiévale, le *mir*, l'*ashram*. « Retour » et « réinvention ».

Kropotkine invoque souvent, comme bien des utopistes, et en le mettant à distance, le souvenir des communes médiévales (voir *La commune*). C'est dans ce modèle de relative autonomie économique et peut-être surtout politique que prend son sens l'idée de *communisme anarchiste*. Après l'an mille, en Europe, l'économie urbaine s'améliorant, la bourgeoisie, dont la richesse s'appuie sur le commerce et l'industrie, se constitue. Paysans, artisans et petits seigneurs affluent de la campagne dans les villes. Les habitants des villes s'organisent en associations de peuple (*arti* en italien) et en associations de nobles (*consorterie* en italien), et prêtent serment pour gouverner *en commun*, échappant ainsi à la domination féodale. Au début du XIIe siècle, bien que l'économie agricole reste fondamentale, la production artisanale toujours plus abondante de textile et d'objets de cuir et de fer génère un volume croissant d'échanges commerciaux favorisé par l'usage de la monnaie.

Commune - Les villes qui émergent après l'an mille reçoivent une impulsion de la part des seigneurs qui aperçoivent la possibilité de revenu supplémentaire à travers les taxes d'imposition sur les commerces. Mais la renaissance économique suscite chez les citoyens la volonté de défendre leurs propres intérêts avec de nouvelles normes plus égalitaires et plus modernes, libres de tribut féodal. Pour défendre leurs droits (gestion des terres autour de l'habitat, celles du patrimoine épiscopal, défense de la muraille, construction de nouveaux immeubles, contrôle des marchandises), les citoyens stipulent un pacte « commun », s'associant entre eux et se libérant du joug du seigneur. Ainsi naissent les communes, dont le premier objectif — se donner des règles autonomes en exerçant directement les fonctions du gouvernement — est atteint à des degrés divers selon les pays : là où le pouvoir central était fort (Angleterre, France, royaume normand dans le sud d'Italie), les communes se virent concéder des droits limités (élire ses propres magistrats, décider de règlements internes à la cité, déterminer la charge fiscale). Au contraire, là où, comme dans l'Italie du nord et en Germanie, l'État était quasi-absent, les communes acquièrent une autonomie bien plus élargie : elles pouvaient avoir une armée, élire un gouvernement local, battre monnaie, exercer de manière indépendante les politiques intérieure et extérieure. En Germanie, l'empereur initialement bien disposé à concéder une ample autonomie en échange de soutien de la part des communes dans la querelle des investitures contre le pape.

Kibboutz

Le **kibboutz** est historiquement, en Israël une communauté ou village collectiviste développée par le mouvement sioniste sous l'influence des idées du socialisme associatif. Le premier kibboutz, Degania, est fondé en 1909. Il s'agit à l'origine de communautés rurales, mais des activités industrielles ont commencé à y être développées dès les années 1940-1950.

Le kibboutz est « une communauté délibérément formée par ses membres (...) où il n'existe pas de propriété privée et qui est censée pourvoir à tous les besoins de ses membres et de leurs familles », « une unité de peuplement dont les membres sont organisés en collectivité sur la base de la propriété commune des biens, préconisant le travail individuel, l'égalité entre tous et la coopération de tous les membres dans tous les domaines de la production, de la consommation et de l'éducation ».

La plupart sont conçus sur le même modèle : au centre se déploient les édifices communs tels que réfectoire, auditorium, bureaux et bibliothèque, entourés par des jardins et les maisons de leurs membres ; légèrement décentrés sont les bâtiments et les équipements sportifs ; les champs, vergers et bâtiments industriels enfin se trouvent à la périphérie.

Il n'y a généralement pas vraiment de structure élue : les décisions sont prises par l'assemblée générale. Avec le temps, des organes élus sont apparus, mais l'idéal kibboutznik impose qu'ils aient peu de pouvoir.

La laïcité et l'égalité des sexes sont revendiquées depuis les débuts (sauf dans les kibboutzim religieux), ce qui explique les relations historiquement très tendues avec les religieux juifs. Les membres des kibboutzim ont même été accusés de ne plus être Juifs, en particulier dans les milieux ultra-orthodoxes.

Néanmoins, les membres des kibboutzim sont normalement juifs. Il y a eu des tentatives avortées d'organisation de kibboutzim arabes, mais les kibboutzim juifs ont vocation à rester des organisations nationalistes juives, dont la base est presque exclusivement juive.

Indépendamment des membres permanents du kibboutz, des travailleurs extérieurs (sans droit de vote) juifs ou non-juifs ne sont pas rares : volontaires étrangers (pour des périodes temporaires), salariés arabes israéliens ou travailleurs immigrés (est-européens, pays du Sud-Est asiatique...).

Entre membres (hors salariés extérieurs), il n'y a normalement pas de salaire : la communauté fournit gratuitement et de façon strictement égalitaire les biens collectifs (piscines, écoles, etc.) et les biens de consommation individuels (logements, télévisions, ordinateurs). Aucune différence n'est faite selon le statut, la qualification ou le poste de travail des membres.

L'activité économique du kibboutz est collectiviste : les moyens de production et d'échanges sont la propriété de tous, et il n'y a pas d'entrepreneurs privés dans un kibboutz.

Des sommes modérées permettant à chacun d'aller dans le monde extérieur au kibboutz pour y consommer librement sont également remises aux membres, sur une base égalitaire.

Chaque kibboutz est autogéré. Il a donc l'autonomie politique propre à une municipalité. Il bénéficie aussi de l'autonomie économique propre à une entreprise opérant sur le marché libre, et devant s'y adapter rapidement.

Mais les kibboutzim ont ressenti le besoin de se regrouper en fédérations :

- pour défendre leurs intérêts devant les institutions étatiques ;
- pour mettre en œuvre des services bénéficiant à tous (aide juridique, financement...).

Ces regroupements se sont faits sur une base idéologique : Mouvement kibboutznik unifié, la principale fédération, proche du parti travailliste. Environ 60 % des kibboutzim y sont affiliés ; Kibboutz Artzi, fédération proche du MAPAM (extrême-gauche sioniste), avec 32 % des kibboutzim ; Kibboutz Dati (kibboutz religieux), 6 % des kibboutzim, issue d'un courant sioniste religieux, à l'origine influencé par certaines idées de gauche. Deux kibboutzim ultra-orthodoxes ont été créés par le parti *Poalei Agoudat Israël*, branche (ou dissidence, selon les époques) "ouvrière" du parti Agoudat Israël.

Le modèle qui n'est apparu qu'après une dizaine d'expérimentations, qui toutes ont périclité. Il y a eu au début du xx^e siècle, des essais non-égalitaires et (semi-)capitalistes de villages collectivistes avec des classes d'ouvriers, d'ingénieurs, de cadres, etc., ne possédant pas les mêmes droits ou le même salaire. La « possession » par le biais d'un salaire, et les privilèges accordés aux plus diplômés n'apportèrent que tensions et incohérences, incompatibles avec l'idéal socialiste des nouveaux émigrants. C'est l'expérience qui a dégagé les principes qui en grandes lignes subsistent aujourd'hui.

L'origine des Kibboutz se trouve au sein du part Ha'poel Hatzair, un parti politique non marxiste, qui deviendra la fraction essentielle du Parti travailliste, influencé par le socialisme russe et l'œuvre ... de Tolstoï, dont le principal inspirateur est Aharon David Gordon (Ukrainien, 1856-1922, qui émigre en Palestine dès 1904). L'idéal est celui d'un socialisme rural, anti-industriel et anti-autoritaire, très marqué par l'anarchisme, et en particulier par le refus des structures élues.

En 1909, un petit groupe de jeunes immigrants juifs originaires d'Europe de l'Est crée la première *kvoutza* (groupe en hébreu, groupement auquel fut ultérieurement donné le nom de kibboutz, communauté basée sur l'adhésion à un même mode de vie rural et collectiviste). Ils appelèrent ce kibboutz Degania, qui est depuis considéré comme la *mère des kibboutzim*. Gordon les rejoint en 1913.

À l'origine, les communautés sont de petites tailles (quelques dizaines de personnes). Dès le début des années 1920, elles grandissent, comptant maintenant plusieurs centaines de membres. Cette taille plus importante a été jugée à l'époque nécessaire pour le développement économique et humain du projet, et est devenue la norme.

Les kibboutzim ne se sont pas conçus à l'origine pour être une simple « expérience » collectiviste. Issus de l'extrême gauche radicale, leurs membres souhaitaient offrir un modèle social. Il s'agissait de créer un "homme nouveau" et une « société nouvelle », débarrassés de la propriété privée. Il fallait aussi briser la « famille bourgeoise », ce qui explique que les enfants étaient élevés en commun, et ne vivaient pas avec leurs parents.

À partir des années 1920 et 1930, les sionistes marxistes lancent à leur tour des kibboutzim. C'est en partie sous leur influence que se développeront les premières activités industrielles, qui seront à

l'origine très critiquées par les partisans de communautés purement rurales. La fusion en 1930 au sein du Mapai, unifiant partiellement les mouvements politiques soutenant les kibboutzim, contribuera à faire accepter le développement industriel par le mouvement kibboutzique. Dans les années 60 et 70, les kibboutzim s'ouvrent au tourisme et aux services.

Le kibboutz a été un des outils d'intégration de milliers d'immigrés juifs, et d'expulsés juifs des pays arabes. D'une part en intégrant à ses structures de nouveaux arrivants, d'autre part en servant de centres d'absorption temporaires, où des cours (hébreu, sionisme, apprentissage d'un métier) sont dispensés.

À compter des années 1970, les kibboutzim ont connu des difficultés économiques énormes, renforcées par la quasi disparition des subventions sous les gouvernements du Likoud. Ils ont dû réorganiser en profondeur leurs activités économiques. Les secteurs les plus porteurs : industrie, tourisme et services ont été développés. L'agriculture des origines a été reléguée au second rang (15 % des membres seulement y sont encore affectés). Au début des années 1990, les kibboutzim avaient surmonté la crise, qui reste sans doute la plus rude de leur histoire. Ils sont aujourd'hui considérés comme en bonne santé économique et financière. Le niveau de vie des membres des kibboutzim est l'un des plus élevés d'Israël.

Au-delà de la gestion collective et égalitaire du travail, les kibboutzim avaient également à l'origine développé un mode de vie collectiviste : prise des repas en commun, absence totale de propriété privée (même les vêtements étaient au moins théoriquement collectivisés), éducation en commun des enfants, qui ne vivaient pas avec leur parents.

Depuis les années 1970-80, de nouvelles valeurs individuelles et familiales se développent dans les kibboutzim. La propriété collective, le travail collectif, l'égalitarisme social et la démocratie directe ne sont pas vraiment remis en cause. Mais des évolutions sont apparues, en particulier l'acceptation de la vie privée et de la vie de famille. Ainsi, aujourd'hui, il n'y a guère que le repas du midi qui soit pris en commun au réfectoire, et les enfants dorment chez leurs parents.

Toujours dans le développement de cette sphère du privé, une allocation de « budget personnel » est apparue. Il ne s'agit pas d'un salaire, et l'allocation est normalement égale pour tous. Mais elle permet de participer à la société de consommation, et de s'acheter divers biens non fournis par le kibboutz, qui deviennent dès lors une propriété privée.

Certains kibboutzim (minoritaires) ont même été plus loin en introduisant une échelle de salaires différenciés entre les membres, ce qui est une rupture énorme par rapport à la tradition égalitariste.

Autre facteur de remise en cause, l'industrialisation des kibboutzim a entraîné le recours à de la main-d'œuvre extérieure, salariée (50 à 60 % des travailleurs employés par l'ensemble des kibboutzim). Ces travailleurs peuvent être des Juifs, mais aussi des arabes ou des travailleurs immigrés de diverses origines (Chine, Europe orientale).

Enfin, certains membres des kibboutzim travaillent maintenant à l'extérieur. Le salaire est normalement intégralement versé au kibboutz (qui reverse l'allocation mentionnée ci-dessus). Cette situation a toujours existé (le corps des officiers a toujours été riche en membres des kibboutzim). Mais cette tendance se renforce. Certains liens communautaires se distendent, des membres

deviennent économiquement indépendants du kibboutz et le quittent ; certains revenus échappent au kibboutz, et introduisent parfois quelques différences sociales (modérées) entre les membres.

Anarchisme et kibboutz

Le kibboutz s'est beaucoup inspiré dans ses principes originels des idées anarcho-communistes : absence de propriété privée des moyens de production, accès aux biens égal pour tous, refus du salariat, éducation communautaire des enfants, rejet de la religion (sauf dans les Kibboutzim religieux), refus des structures élues, démocratie directe.

Cependant, le mouvement kibboutzique ne se réclame pas de l'anarchisme, et la fidélité aux principes venus de l'anarchisme n'est pas parfaite : utilisation de salariés non membres, apparitions de certaines structures élues.

De même que le mouvement kibboutzique ne se déclare pas anarchiste, le mouvement anarchiste contemporain est volontiers critique sur certains aspects des kibboutzim. L'essayiste et « anarchiste socialiste » (selon la définition qu'il donne de lui-même) américain Noam Chomsky, qui s'est lui-même installé en 1953, pour une durée de six semaines, dans un kibboutz près de Haïfa remarque :

- Que le kibboutz demande normalement à ses membres l'appartenance à la communauté juive, alors que l'anarchisme insiste généralement sur les principes d'universalisme et d'antinationnalisme. Contrepartie du « libre contrat » ?
- Que les kibboutzim ont une relation très poussée avec l'État : la réussite économique des kibboutzim est partiellement due aux subventions de l'État israélien, et ceux-ci lui fournissent des troupes d'élite : pilotes, agents de renseignement, officiers gradés, etc. Mais précisément ce lien confortable s'est distendu avec les années Likoud.
- Chomsky considérait qu'il existe dans le kibboutz un « autoritarisme du groupe » extrêmement fort, engendrant un machisme et un conformisme très puissant : par exemple, presque aucun habitant de kibboutzim ne refuse de faire son service militaire. Ici encore, cela tient à la nature particulière de l'origine des Kibboutz.
- L'utilisation de salariés non membres dans les entreprises des kibboutz réintroduit des inégalités sociales et de pouvoir (ils ne votent pas dans les prises de décisions collectives) que combat l'anarchisme. De fait l'anarchisme n'est pas revendiqué comme tel ; et cette dérive paraît naturelle. On pourrait se demander si elle était *nécessaire* (en particulier pour qu'une réelle autonomie soit possible). Mais on ne voit pas bien où serait l'objection de principe.

Si donc le Kibboutz, tant en raison de son lien avec le sionisme (même laïc) qu'en raison de ses évolutions, ne peut être présenté comme un exemple de société anarchiste, il reste un mode de vie communautaire où bien des « utopies » anarchistes se trouvent quotidiennement mises en œuvre et nourrissent une prospérité évidente. En 2005, près de 120 500 personnes (1,8 % de la population israélienne) vivaient dans les 269 kibboutzim d'Israël disséminés depuis le plateau du Golan au Nord jusqu'à la Mer Rouge au Sud. Leurs effectifs varient de moins de 100 membres à plus de 1000 pour certains, la majorité recensant une population de quelques centaines de membres. Une trentaine de ces kibboutzim est installée dans les territoires palestiniens occupés.

Annexe : « L'accord pour la vie » (ext.)

E. CHARTIER (ALAIN), 1895 (Discours de distribution des prix au lycée de Lorient)

On vous parle beaucoup, on vous parle trop de la lutte pour la vie. Tous les instants critiques de votre existence, on vous l'a assez répété, seront comme des batailles, pour lesquelles nous vous armons d'intelligence et de volonté. Tout à l'heure nous allons couronner les plus forts d'entre vous, et comme les marquer pour la victoire, et cette distribution des prix serait ainsi le symbole attristant de la vie dans laquelle vous allez entrer, car l'homme, vous dit-on trop souvent, est né pour lutter contre l'homme, et la vie est un combat sans laquelle les vaincus ont tort.

(...) La fausse Science, celle qui n'est pas sortie de la Caverne, et se livre à de puérides conjectures sur les ombres qu'elle voit passer, a voulu faire de cette affirmation banale une espèce de dogme ; et voici ce qu'elle prétend :

L'Être vivant a des besoins auxquels la richesse de la Nature suffit à peine. Par suite tout ce qu'un être prend pour lui il l'arrache aux autres ; la vie de celui-ci entraîne la mort de celui-là. Des loups se disputant une proie, tel est le symbole exact de l'existence de tout ce qui vit. Car l'homme aussi est un loup pour l'homme. Quand même il aurait en lui les plus généreux instincts, quand même il serait fait pour Aimer, la nécessité le conduirait à Haïr. L'homme, si supérieur aux animaux qu'on le suppose, a un corps, il est esclave de la Nature ; par son corps, il subit la loi universelle de la lutte. Seuls les plus forts et les plus habiles survivent. Ainsi le progrès lui-même, ce grand mot dont l'humanité se grise et se leurre, est une victoire des mieux armés sur les autres. Le progrès c'est l'élimination inévitable des faibles, et le bonheur de quelques-uns est nécessairement fait du malheur des autres.

Mais alors d'où viennent la confiance, la sympathie, le dévouement ? D'où viennent la foi aux serments, l'amour de la famille, le culte de la Patrie ? — Conventions et hypocrisie que tout cela, réplique la fausse Science. L'homme lutte pour la vie ; seulement il lutte avec intelligence. L'habileté chez lui s'ajoute à la force ; c'est pourquoi l'homme ne s'allie à l'homme que pour lutter contre l'homme. À défaut du raisonnement, l'histoire nous le démontrerait. Il a existé un peuple chez qui le culte du foyer, le dévouement à la Patrie, le sacrifice de l'individu à l'État ont été aussi absolus qu'on peut le concevoir : c'est le Peuple Romain, et le peuple Romain a conquis le monde.

(...) Mais cela n'est pas. Ce prétendu dogme est faux. Ce résultat de l'expérience est démenti par l'expérience. Cette conception de la vie est contraire aux lois de la Vie. Ce n'est pas « Lutte pour la vie » qu'il faut dire, c'est « accord pour la vie ».

orsque la Science vous dit que la Vie est une lutte sans merci, la Science se trompe. Au lieu d'être le commentaire du mot célèbre : « Malheur aux vaincus », l'étude des êtres vivants est une illustration de cette autre maxime bien plus profonde : « Malheur à celui qui est seul ».

Vous connaissez, chers élèves, le très ancien apologue des Membres et de l'Estomac. Les Membres s'avisèrent un jour de vivre en parfaits égoïstes, et de mettre en pratique la maxime « chacun pour soi » et ils ne le purent pas. Je ne dis pas qu'ils en souffrirent. Je dis bien plus. Je dis qu'ils en moururent, et qu'ainsi l'égoïsme complet non seulement leur fut nuisible, mais même leur fut impossible.

Or cet apologue, très naïf en apparence, est devenu une vérité scientifique. Un corps organisé est une cité qui n'existe et ne subsiste que par l'union et la solidarité parfaite des êtres vivants qui la composent.

Au fond des mers gisent des masses inertes, sans forme et en apparence sans vie. Ces êtres pourtant sont vivants, mais ils dorment. Les mouvements de la mer les nourrissent. L'épaisse couche des eaux les protège. Ils sont indifférents les unes aux autres parce qu'ils sont indifférents à eux-mêmes ; ils ne souffrent pas, donc ils n'aiment pas. Mais que l'enveloppe protectrice de la mer vienne à leur manquer, que quelques-uns de ces vivants rudimentaires éprouvent les actions nuisibles d'un milieu nouveau, aussitôt tout se réveille, tout

s'agite. Les mouvements imperceptibles qui étaient comme le souffle de tous ces êtres endormis, s'accroissent, s'unissent, se précisent. Tout choc reçu par chacun des éléments se répercute à travers tous les autres. Une communauté d'actions et de réactions s'établit entre eux. Chacun d'eux fait avec plus d'énergie les mouvements auxquels il est propre. L'Organisation, la Coordination des actions, c'est-à-dire la Vie, commencent avec l'association. L'agglomération devient organisme. La masse indistincte devient individu, et tout individu vivant est véritablement une ville, une nation, dont la loi se résume en ce seul mot : Dévouement.

(...) Un homme est endormi ; rien ne le distingue d'une statue habilement imitée, c'est-à-dire d'un simple agrégat d'éléments matériels juxtaposés. Mais un bruit traverse l'air. Son oreille en est, non pas frappée, mais avertie. Aussitôt les yeux s'ouvrent, les muscles se contractent, le corps se dresse, les poings se serrent, un sang plus riche bat plus vite dans les artères, et la poitrine accélère ses mouvements, comme pour faire provision de force. Si l'organisme à la première secousse ne se réveillait pas ainsi tout entier, nous dirions qu'il est malade, nous dirions qu'il va mourir. Le signe de vie, c'est la sensibilité, et la sensibilité c'est la solidarité. Le vieil Empédocle disait bien que l'Amour unit et que la Haine sépare.

Mais cette loi de la Vie, Messieurs, se vérifie à tous les degrés de la vie. L'individu, qui est une cité, ne peut vivre que dans une cité. Vous croyez vivre seul, ne dépendre de personne, et avoir rompu les liens gênants qui vous unissaient à vos semblables. Mais pourtant la cité vous protège à chacun de vos pas contre la Nature et contre votre propre faiblesse. Vous jouissez de l'expérience et de la Sagesse que vos ancêtres ont acquises à travers les siècles. Vous êtes-vous jamais demandé ce que résume de travail prévoyant et de sollicitude désintéressée ce que l'on appelle une ville ? La rue que vous suivez, le pont que vous franchissez, le toit qui vous abrite, tout cela a été fait par d'autres, pour vous. Vous n'y pensez même pas, et cela rend cette vérité encore plus frappante, car c'est grâce au travail des autres que vous pouvez n'y pas penser.

C'est ainsi que l'Égoïste lui-même vit avec la cité ; il ne peut vivre en loup que parce qu'il ne vit pas qu'avec les loups. Celui qui n'a pas de patrie ne peut vivre qu'autant qu'une patrie l'adopte. Si la cité le traitait comme il traite la cité, il succomberait bientôt : l'égoïste ne peut vivre qu'à l'abri de la Fraternité.

Telles sont les véritables conclusions de la science. La loi générale de la Vie c'est l'Union, l'Association, la Solidarité. Tout être vivant est au fond sociable et généreux ; l'égoïsme n'est qu'une anomalie superficielle que l'altruisme seul a rendu possible. (...) L'homme ne naît pas égoïste, il le devient. Comment peut-on avoir si souvent méconnu une vérité aussi évidente ! Si l'homme était égoïste par nature, les hommes les plus simples ne penseraient qu'à eux et n'agiraient que pour eux. Mais au contraire les enfants et les sauvages agissent pour agir. Ils aiment les mouvements inutiles : ils aiment le danger. C'est la réflexion mal dirigée qui crée l'égoïsme sous sa forme la plus commune et la plus significative : la crainte de la mort. L'homme qui réfléchit trop, l'homme qui pense lui-même, craint la mort. L'homme qui agit ne la craint pas.

(...) La guerre semble fournir un argument à ceux qui ne veulent voir dans l'homme que l'instinct de la lutte. La réalité, elle, nous donne le plus grand exemple de solidarité et de fraternité. C'est peut-être la guerre, cette lutte sans merci, qui montre le mieux que l'homme n'est pas né pour lutter contre lui-même, et que l'égoïsme n'est pas le fond de sa nature. Quel est donc l'homme qui fasse la guerre pour lui-même ? Quel est donc l'homme que l'instinct de conservation portera à combattre ? L'égoïsme ne le poussera jamais qu'à prendre la fuite. En réalité l'homme se bat parce qu'il aime, parce qu'il se dévoue. Le courage, comme l'amour, vient du cœur.

Ainsi, – une observation plus attentive et une science plus rigoureuse nous le montrent, – la vie n'est pas concurrence, lutte implacable entre de féroces égoïsmes ; la vie est, au contraire, union et accord. Rien ne peut vivre par la Haine ; rien ne vit que par l'Amour. Sans doute, l'homme agit souvent comme s'il était égoïste : la réflexion annihile ou tout au moins diminue les impulsions généreuses de son cœur. Mais il n'est pas conforme à l'Ordre que le Cœur soit subordonné à l'Intelligence. Que ferait, en effet, le cerveau le mieux construit si le cœur n'y envoyait un sans généreux ? Que pourrait l'intelligence toute seule, sans le sentiment, sans la Vie ? Le fond de notre nature, ce n'est pas la prudence qui calcule et prévoit ; c'est la générosité, l'oubli de soi, l'amour de l'action pour l'action, la joie de se consumer en produisant.

Cultivez donc votre intelligence, chers élèves, mais prenez bien garde aussi qu'elle ne se subordonne tout le reste, et qu'ainsi l'accessoire ne devienne le principal. Que votre cœur ne soit pas la dupe de votre esprit. (...) Toute l'œuvre de la Raison consiste à subordonner l'Intelligence au Cœur.